ÉMILE VIDAL

1825-1893

IMPRIMERIE LEMALE ET Cie, HAVRE

Extrait du **Bulletin de la Société de Dermatologie**, du 13 juillet 1893.

ÉMILE VIDAL

1825-1893

L'année 1893 est fatale à la dermatologie Française. Il y a quelques mois à peine, nous avions à déplorer la mort de notre Doyen, de M. le professeur Hardy, dont l'alerte parole se faisait parfois encore entendre dans cette enceinte : aujourd'hui, c'est notre président E. Vidal que nous pleurons, E. Vidal frappé par un mal mystérieux dans toute la force de son intelligence, dans la plénitude de ses facultés, alors que rien ne pouvait faire présager une semblable catastrophe.

E. Vidal naquit à Paris le 18 juin 1825. Il fit de fortes études classiques au lycée Condorcet, puis il alla, pour des raisons de famille, commencer la médecine à l'école de Tours, alors des plus brillantes, et dont il aimait plus tard à se dire l'élève. Ce sont ces débuts en province qui expliquent comment il n'arriva que relativement tard pour l'époque à l'externat et à l'internat de Paris. Il fut nommé externe à 23 ans en 1848, interne à 25 ans en 1850. Il eut le rare bonheur de trouver des maîtres comme Trousseau, Michon, Vigla, Blache, qui formèrent et développèrent son sens clinique, qui lui donnèrent cette méthode sûre, précise et complète d'examen des malades qu'il possédait à un si haut degré. Docteur en médecine en 1855, médecin des hôpitaux en 1861, à la suite de concours où s'affirmèrent ses solides qualités de clinicien, il voulut aborder l'agrégation, et, n'ayant aucun maître direct à l'école, il ne put y parvenir. Ce fut là un des plus grands regrets de sa vie.

Dès lors, il s'adonna à la clientèle et il y réussit mieux que personne. Distingué, toujours correct, je devrais dire impeccable dans sa tenue, homme du monde s'il en fut, aimant les salons et y étant aimé, il y recueillait les succès les plus divers et les plus flatteurs, grâce à ses qualités de cœur et d'esprit; il eut ainsi l'existence occupée, intelligente et délicieuse qu'il avait rêvée.

Et cependant par quelles péripéties elle fut traversée ! De constitu-

tion relativement robuste sous ses apparences un peu frêles, E. Vidal eut dans sa vie plusieurs accidents des plus graves. C'est ainsi qu'il ne pût terminer son second concours d'agrégation et qu'il fut obligé de garder un long repos pour se remettre : en 1867, le jour même où il allait pour la première fois prendre possession de son service à l'hôpital Saint-Louis, sa voiture fut coupée en deux rue Richer, et il fut violemment projeté sur le sol avec des lésions des plus sérieuses de la colonne vertébrale, qui l'éloignèrent pendant fort longtemps de sa clientèle et des hôpitaux. En 1872 c'est une pleurésie, en 1878, ce sont des anthrax de la nuque, en janvier 1884, c'est un érysipèle de la face et du cuir chevelu, suivi d'une gangrène des ganglions bronchiques qui le forcent à garder le repos absolu pendant plusieurs mois.

De toutes ces atteintes, si graves qu'il semblait qu'il ne put s'en relever, E. Vidal sortait toujours plus énergique, plus actif, plus lucide. Aussi, nous tous qui avons assisté à sa dernière maladie, avions-nous confiance dans le merveilleux ressort de cet organisme, malheureusement l'infection accidentelle qui l'a emporté était d'une malignité tout exceptionnelle, et il a enfin succombé.

Son œuvre scientifique est des plus importantes : elle lui a valu les récompenses les plus flatteuses, la croix d'officier de la Légion d'honneur, un fauteuil à l'Académie de médecine, une renommée universelle.

Il s'est d'abord adonné à la médecine générale et à la médecine infantile, et il les a cultivées toutes les deux avec éclat. Ses communications à la Société anatomique depuis 1852 jusqu'en 1859, furent très nombreuses. Aussi y fut-il nommé secrétaire en 1857, et vice-président en 1858. Puis ce furent simultanément la Société de biologie et la Société médicale des hôpitaux qui furent le théâtre sur lequel s'exerça son incessante activité. Il publia en outre des observations dans divers journaux, en particulier dans l'*Union médicale* et dans la *Gazette hebdomadaire* : il collabora au dictionnaire encyclopédique des sciences médicales, et on y consulte encore avec fruit deux de ses articles : *Amygdales* et *Rectum*.

Sa thèse de doctorat, intitulée *Considérations sur le rhumatisme articulaire chronique progressif* a contribué avec les belles recherches de M. le professeur Charcot à fixer l'histoire clinique de cette forme morbide. E. Vidal y a bien décrit pour la première fois une variété spéciale de déformation des doigts qu'il a désignée sous le nom de doigt atrophique.

Parmi ses autres travaux de médecine générale il faut citer son mémoire sur la *leucocythémie splénique* qui date de 1856, et sa

méthode de *traitement du prolapsus rectal par les injections de solution d'ergotine* pour laquelle il eut en 1880 un prix à l'Académie de médecine.

E. Vidal fut un hygiéniste de premier ordre, et toute sa vie il s'occupa avec une sorte de passion des grandes questions qui ont trait à la santé publique. Membre de la Société de tempérance en 1872, il en fut le secrétaire de 1873 à 1879 ; en 1876 il entra à la Société d'anthropologie, en 1877 à la Société de médecine publique et d'hygiène professionnelle. Ce fut lui qui eut l'insigne honneur en 1864, et c'est certes là un de ses plus beaux titres à notre reconnaissance, ce fut lui, dis-je, qui eut, le premier l'honneur de *proposer à la Société médicale des hôpitaux, d'isoler les malades atteints d'affections contagieuses.* Ce fut là le point de départ des nombreuses discussions qui eurent lieu à la Société, puis des démarches persévérantes que ce corps ne cessa de faire depuis lors et qui ont enfin abouti. A cette époque, tout en réservant la question des autres affections contagieuses. E. Vidal insistait surtout sur la nécessité d'isoler les varioleux. A l'heure actuelle, après tous les progrès qui ont été accomplis, on a peine à comprendre les difficultés auxquelles il s'est heurté, lui et les autres novateurs intelligents qu'il avait entraînés à sa suite. Et cependant, en se reportant aux documents de l'époque, on voit que leurs propositions étaient repoussées au Sénat par le rapporteur, par un homme comme M. Elie de Beaumont ! Notre maître a eu la rare fortune de voir ses idées d'abord si discutées pénétrer si bien les esprits qu'elles s'imposent maintenant comme l'évidence même, et qu'on n'a plus nulle souvenance des luttes que l'on a dû soutenir pour les faire triompher. Il y a 14 ans à peine que, poursuivant sans cesse son but, il faisait à la Société de médecine publique et d'hygiène professionnelle deux autres communications des plus importantes, l'une *sur la nécessité de rendre obligatoire dans les hôpitaux l'isolement des maladies contagieuses*, l'autre *sur les mesures de police sanitaire applicables à la prophylaxie de la variole.*

En 1870 il réclamait la *suppression des grandes maternites et des salles d'accouchements dans les hôpitaux et l'institution d'une polyclinique obstétricale ;* c'était demander en substance la réforme que l'on n'a accomplie que beaucoup plus tard.

Tout le monde sait la part active qu'il prit à la *discussion sur l'évacuation des vidanges* (Société de médecine publique et d'hygiène professionnelle, 1882) et ses inutiles efforts pour faire rejeter le déplorable système du tout à l'égout tel qu'il est appliqué à Paris.

En dehors de ses nombreuses communications à la réunion hebdomadaire des médecins de l'hôpital St-Louis, E. Vidal n'a pas beaucoup publié sur la syphilis. *Sa thèse pour le concours d'agrégation en médecine de* 1860 *sur la syphilis congénitale* est des plus remarquables pour l'époque, et l'on y trouve formulée cette proposition appuyée sur trois faits des plus probants que, le père étant seul syphilitique la mère peut donner le jour à des enfants entachés de syphilis héréditaire sans avoir été elle-même infectée : dans ce cas, si l'on soigne le père seul, les enfants qui seront engendrés ultérieurement naissent non syphilitiques. Signalons encore un travail (1864) sur *la nécessité de traiter les ulcérations syphilitiques de la trachée sans iodure par les préparations mercurielles données à petites doses avec intermittences dans la médication, et cessation momentanée lorsque la gêne de la respiration paraît augmenter*, et deux curieux mémoires parus en 1872, sur la *possibilité pour la syphilis constitutionnelle de débuter par un accident initial non induré*, accompagné d'une pléiade ganglionnaire indolente, et parfois d'adénite suppurée.

Ses travaux sur les affections vénériennes se bornent à deux communications ; l'une faite en 1872 à l'Académie de médecine *sur le traitement des affections blennorrhagiques chez l'homme et chez la femme par le baume de Gurjum*, l'autre fait en 1880 à la Société de thérapeutique sur *la destruction de la virulence du chancre simple et du chancre phagédénique par des applications d'acide pyrogallique.*

E. Vidal fut avant tout un dermatologiste, et comme tel on peut dire sans être taxé d'exagération qu'il fut le digne successeur des Alibert, des Rayer, des Devergie, des Bazin et des Hardy. Grâce à lui et à tels autres de ses contemporains dont le nom est sur toutes les lèvres, l'école de St-Louis put briller d'un nouvel éclat, et recevoir dignement en 1889 les savants étrangers qu'elle avait convoqués à Paris.

Avant même d'être médecin de cet hôpital, il avait fait paraître un mémoire sur *le traitement de l'herpès præputialis par des pansements avec le glycérolé de tannin au* 40e, un autre sur un *cas de pellagre sporadique*, un article sur l'*acrodynie*, etc... Mais ce fut surtout après un apprentissage long, patient et laborieux, pendant lequel tout en étant chef de service ici même, à Saint-Louis, il ne dédaigna pas de suivre assidûment les leçons des vieux maîtres qui

professaient à côté de lui, ce fut après ce stage si riche d'enseignements, qu'il entreprit la série de ses grands travaux sur les dermatoses.

Dès 1873, il démontrait l'*inoculabilité des pustules d'ecthyma*, et la décroissance d'activité du liquide inoculable à mesure que l'on fait des auto-inoculations successives. En 1876, il prouvait que les *bulles du pemphigus épidémique des nouveau-nés sont inoculables à l'adulte*, et il classait ainsi dans son vrai cadre cette curieuse affection. En 1877, dans une communication faite au congrès international des sciences médicales de Genève, il résumait toutes *ses recherches sur l'inoculabilité de certaines dermatoses*, et en particulier de l'impétigo, de l'herpès, de l'ecthyma, du pemphigus épidémique des nouveau-nés. En 1877, il fit connaître ses curieuses *études sur les températures comparatives de la peau normale et des lésions cutanées*.

Bien qu'il fût avant tout un clinicien, il comprit l'un des premiers en France, l'importance réelle de l'anatomie pathologique en dermatologie. Tous ses élèves connaissent la fameuse armoire aux préparations de son laboratoire, armoire remplie de boîtes soigneusement étiquetées, dans lesquelles se trouvaient de nombreuses coupes histologiques dues aux collaborateurs les plus divers, malheureusement pas toujours excellentes, collection qu'il croyait de grande valeur, et qu'il s'efforçait sans cesse d'enrichir. Son plan était de refaire toute l'anatomie pathologique cutanée : certes il n'a pu le réaliser ; mais ses tentatives n'ont pas été complètement stériles, ainsi que le prouvent ses travaux sur l'*anatomie pathologique de la bulle du pemphigus diutinus et du pemphigus épidémique des nouveau-nés*, *sur l'anatomie pathologique du molluscum contagiosum, de l'urticaire, du lupus, de la pelade, de la dermatite exfoliatrice généralisée, de l'acné, du mycosis fongoïde*, qu'il fit seul ou en collaboration avec certains de ses élèves : et c'est en poursuivant cette idée qu'il a entrepris avec M. le professeur Leloir, de Lille, son grand ouvrage sur la symptomatologie et l'anatomie pathologique des dermatoses, magnifique publication qui devait être son testament scientifique, pour laquelle il n'avait reculé devant aucun sacrifice, et qu'il a eu l'amère douleur de laisser inachevée.

L'œuvre clinique dermatologique de E. Vidal est considérable. Dès 1873, il met en relief ce fait d'observation courante que *les érysipèles de la face chez les scrofuleux comportent presque toujours un pronostic favorable*. En 1874, il fait à la Société médicale des hôpitaux

une communication *sur la dermatite exfoliatrice généralisée*, communication qui a été le point de départ des autres travaux français ultérieurs : il y fixe les grands caractères de cette affection, et la différencie nettement des herpétides exfoliatrices. En 1875, il publie un cas de *guérison spontanée par résolution ou ulcération des tumeurs de sarcomes généralisés idiopathiques de la peau*, et il montre à la Société médicale des hôpitaux *un malade qui avait toujours habité la province de l'Isle-de-France, qui n'avait jamais voyagé, et qui était atteint d'une lèpre tuberculeuse, tachetée, anesthésique;* cette observation prend un singulier intérêt en ce moment où l'on veut démontrer que la lèpre n'a jamais cessé d'exister dans notre pays. Puis paraissent *des leçons sur le lichen ruber* d'Hebra, le *lichen planus* de E. Wilson, *le lichen scrofulosorum, sur la couperose, sur les épithéliomes, sur les pelades, sur l'eczéma et les eczémateux, sur l'urticaire, sur les affections parasitaires de la peau* (1881), *sur la lèpre*, dans lesquelles il proclame la contagiosité de cette affection, opinion qui ne fut acceptée par le public médical français, que beaucoup plus tard et après des discussions mémorables, *ses leçons sur le pityriasis*, dans lesquelles il démontre que ce n'est qu'un symptôme d'affections les plus diverses, et non une entité morbide spéciale, et dans lesquelles, devançant Unna, de Hambourg, il émet nettement l'opinion que le pityriasis du cuir chevelu n'est qu'une forme atténuée de l'eczéma des arthritiques. Citons aussi ses mémoires sur la *sclérodermie généralisée, sur le pityriasis circiné et marginé*, sur l'*eczéma marginé*, sur l'*onychomycose trichophytique*, sur les *télangiectasies accidentelles, symétriques et généralisées*, sur une *forme spéciale de pityriasis rubra pilaire* qu'il avait voulu dénommer, d'après l'un de ses caractères, l'hyperépidermotrophie généralisée, *sur le xeroderma pigmentosum*, sur le *mycosis fongoïde*, sur le *bouton de Biskra*, sur le *molluscum généralisé*, etc...

Mais les deux sujets qu'il a le plus approfondis, et dont il a poursuivi l'étude avec une ténacité toute particulière, ont été sans aucun doute les questions des lupus et des lichens. Tout le monde connaît ses divers travaux sur la *non hérédité du lupus* (1879), *sur la scrofule et la tuberculose*, sur la *tuberculose cutanée vraie*, sur le *lupus scléreux*, *sur la nature bacillaire du tubercule anatomique*, etc. Les différences cliniques d'aspect et d'évolution qui existent entre les diverses formes non ulcéreuses du lupus vulgaire et la tuberculose vraie de la peau lui paraissaient tellement considérables qu'il protesta

tout d'abord avec la plus grande énergie contre la théorie qui fait du lupus une tuberculose cutanée. Il apporta dans cette discussion sa parfaite lucidité d'esprit, son admirable bon sens, et les arguments sur lesquels il appuyait ses convictions restent encore debout : ils attestent toujours, et d'une manière irréfutable que cette question fondamentale est loin d'être épuisée. On n'en trouvera peut-être la solution définitive que dans des recherches patientes et minutieuses sur la pluralité des agents infectieux générateurs de la tuberculose. Quoi qu'il en soit, avec une loyauté qu'on ne saurait trop imiter, avec une bonne foi qui prouvait à quel point il recherchait avant tout la vérité, dès que des expériences décisives eurent démontré qu'il fallait considérer les lupus vulgaires comme des tuberculoses locales, cessant toute opposition mesquine, il se rangea résolument parmi les défenseurs de la théorie nouvelle.

Cette évolution eut pour conséquence de lui faire abandonner ses idées anciennes sur l'identité du lupus vulgaire et du lupus érythémateux, et il fit dès lors de cette dernière dermatose une maladie à part de nature encore inconnue.

Ses *recherches sur les lichens* furent beaucoup plus fécondes : il a été sur ce point un initiateur. Ses leçons publiées en 1886 sur *le lichen*, *le prurigo*, *le strophulus*, ses deux *communications au Congrès de Paris et au Congrès de Vienne sur le lichen et sur le prurigo de Hebra*, ses conversations incessantes sur ce sujet avec ses élèves, tous ces efforts, ont attiré l'attention des dermatologistes sur des faits cliniques relativement fréquents, qu'on laissait dans l'ombre, et ont provoqué l'apparition de mémoires qu'il ne m'appartient pas de juger, mais qui semblent avoir déjà déterminé un certain mouvement d'opinion. C'est à E. Vidal qu'on doit rapporter l'honneur de cette nouvelle évolution des idées dermatologiques.

Le thérapeute était chez lui à la hauteur du clinicien. Ses ordonnances étaient des modèles de clarté, de précision, et, je ne crains pas de le dire, de *minuties*. Tous ceux qui ont poursuivi la guérison des dermatoses savent que le succès des médications locales dépend souvent de mille détails d'application, dans lesquels le médecin doit entrer. C'est ici surtout que les *minuties* prennent une importance capitale : c'est pour ne pas les négliger que certains réussissent, alors qu'avec les mêmes moyens d'autres échouent. Nul n'a été plus imbu de ces principes que notre vénéré maître, et nous ne pouvons dire à quel point nous avons toujours admiré ses prescriptions, tant en ville qu'à l'hôpital.

Homme de ressources, à l'esprit extraordinairement chercheur et inventif, il a créé des méthodes thérapeutiques qui resteront. Parmi elles, nous signalerons surtout : *le traitement topique de l'érysipèle par l'application du collodion élastique sur la zone de peau saine limitrophe à la région envahie, le traitement du cancroïde par le raclage suivi de pansements avec la poudre ou la solution concentrée de chlorate de potasse*, procédé dont on ne saurait trop vanter la facilité d'application et l'efficacité, *le traitement méthodique de la lèpre par l'huile de Chaulmoogra, le traitement des pelades par les vésicatoires liquides, le traitement des urticaires chroniques par les sels de quinine*, etc., etc.

Il a été l'un des promoteurs du *traitement des dermatoses par les emplâtres :* il se servait couramment de ces préparations dans son service bien avant que les recherches d'Unna n'en eussent généralisé et perfectionné l'emploi. Parmi les applications de cette méthode qui lui sont plus particulièrement personnelles citons le *traitement de l'ecthyma et des ulcérations scrofuleuses par le sparadrap rouge, le traitement des eczémas par l'emplâtre à la glu et par l'emplâtre blanc modifié*, celui *du prurigo de Hebra et du lichen simplex chronique par les emplâtres divers à base d'huile de foie de morue.*

Le nom d'E. Vidal restera surtout définitivement attaché *à la méthode des scarifications linéaires quadrillées.* Bien que l'idée première ne lui appartienne pas, il a fait sien ce procédé si fécond d'applications pratiques par sa persévérance à l'employer, à l'étudier à le modifier sans cesse, à en préciser le mode opératoire suivant les diverses dermatoses et suivant leurs formes. Il nous a appris à arrêter la marche extensive du lupus vulgaire en scarifiant largement les bords et en empiétant de plusieurs millimètres sur les tissus sains en apparence, à guérir le lupus vorax sans délabrements et à prévenir ainsi d'effroyables mutilations en réduisant en véritable bouillie le tissu morbide, à traiter les diverses variétés de lupus érythémateux, à modifier la couperose, les télangiectasies faciales, la séborrhée fluente, l'impétigo sycosiforme, les prurits rebelles circonscrits, à assouplir les kéloïdes et à les rendre indolentes, etc., etc. Ceux qui l'ont vu, alors qu'il était médecin de cet hôpital, à ces fameuses séances opératoires du jeudi où il avait chaque semaine à traiter de 60 à 80 cas, ceux-là seuls savent comment il appliquait cette méthode et quels résultats il en obtenait. C'était là, au milieu de ses malades, entouré de ses élèves et des médecins étrangers, infatigable, animé,

excité par ses succès, qu'il fallait le voir, le suivre, l'observer, pour comprendre la valeur de l'homme, son dévoûment à la science, son ardeur à soulager ceux qui se confiaient à lui.

Un peu brusque d'allures dans son service, la parole brève, le geste énergique, il étonnait au premier abord; mais bientôt l'élève qui voulait travailler sentait que sous ces dehors autoritaires, nécessaires à un chef, se cachait le cœur le meilleur et le plus affectueux, désireux d'aplanir les voies aux laborieux, de leur faciliter leurs travaux, de les aider même plus tard dans la lutte pour la vie.

La pénétration de son esprit était vraiment merveilleuse; il examinait le malade avec une vivacité et une dextérité inouïes, ne laissant rien d'inexploré; il découvrait avec une incroyable rapidité le point décisif, prononçait un mot, et le diagnostic était posé. Ses élèves ont souvent admiré ce coup d'œil d'une justesse infaillible : on sentait chez lui le clinicien de race.

Ai-je besoin de vous rappeler, Messieurs, la fin d'une existence si bien remplie? la part si active qu'il prit aux congrès de 1889 et de 1892, aux réunions cliniques hebdomadaires de l'hôpital St-Louis, et enfin la création de cette Société française de dermatologie dont il fut le véritable fondateur, puis l'âme comme secrétaire général. Il prenait part à toutes vos discussions, il les animait, apportant l'appoint de sa vaste expérience, de son sens clinique consommé, de sa rectitude de jugement. Il était toujours dispos, toujours alerte, toujours jeune. Hélas! il n'a pu jouir de l'honneur insigne que vous lui aviez fait, et qui était le digne couronnement d'une si belle carrière! Il n'a pu prendre place une seule fois à ce fauteuil présidentiel où l'avait appelé cette année l'unanimité de vos suffrages! Par une cruelle et singulière ironie du sort, ce grand et légitime bonheur lui a été refusé!

C'est en pleine santé, alors que tout lui faisait encore présager de longs jours, n'ayant aucun organe réellement atteint, en entière possession de toute son intelligence, qu'il a été frappé de la maladie aussi inattendue qu'épouvantable qui l'a emporté après trois mois et demi de souffrances indicibles. Ceux qui l'ont soigné pendant ces jours de douleur savent avec quel stoïcisme il a supporté ces tortures, et s'est vu peu à peu décliner. Pendant les péripéties diverses de cette lutte horrible contre la mort d'un organisme qui ne voulait pas mourir, la lucidité de son esprit a comme toujours été merveilleuse, sa sagacité de clinicien ne l'a pas égaré un seul instant, et c'était un spectacle inoubliable, mais tout particulièrement poignant, de lui voir indiquer à ses amis impuissants quelles étaient les lésions qui se produisaient, et cela sans un mot de reproche, sans une plainte,

d'humeur toujours égale. C'est ainsi qu'il a fini par s'éteindre après une lente agonie, entouré de l'estime universelle et des regrets profonds de tous ceux qui l'avaient intimement connu, soutenu dans cette dernière et cruelle épreuve par une résignation toute chrétienne, et par l'admirable dévoûment de celle à laquelle il avait consacré la dernière partie de sa vie.

L. Brocq.
